

XYZ. La revue de la nouvelle

Sur la terre comme au ciel

Steven Heighton



Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Heighton, S. (1998). Sur la terre comme au ciel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 77–89.

L'invité de... André Carpentier

Outre trois recueils de poésie, dont le plus récent, The Ecstasy of Skeptics, a été finaliste au prix du Gouverneur général du Canada en 1995, Steven Heighon a publié en anglais deux recueils de nouvelles : Flight Paths of the Emperor, qui a été traduit en français par Christine Klein-Lataud sous le titre Théâtre de revenants et publié à L'instant même en 1994, et On Earth as It Is, qui a paru chez le même éditeur en 1997. La version anglaise de ces deux recueils est diffusée en Angleterre et en Europe par Granta Books en 1997. Steven Heighon a aussi participé à Voix parallèles/Parallel Voices, un ouvrage collectif et bilingue de nouvelles coédité par XYZ éditeur et Quarry Press (1993), dans lequel neuf nouvelles québécoises et autant d'auteurs du Canada anglais se sont traduits les uns les autres. Steven Heighon faisait équipe avec Jean Pierre Girard.

Steven Heighon, père d'Elena Mary, née en juillet 1996, habite Kingston et prépare un recueil d'essais et un roman.

Sur la terre comme au ciel

Steven Heighon

LE PÈRE

Stavros aura appris jeune que le temps n'émousse pas la souffrance, qu'il l'enveloppe plutôt, à la manière de cette membrane qui s'était formée, il y a bien des années de cela, autour d'un poison dans l'intestin de son père, après que son appendice eut éclaté comme un œuf à l'insu de tout le monde, y compris du père lui-même, et se fut répandu dans l'organisme jusqu'à ce que les chirurgiens, un an plus tard, l'ayant ouvert pour une autre raison, n'aient découvert la chose. Cette bulle lunaire et bleuâtre, renfermant un liquide gélatineux, effervescente de toxines dans sa carapace étanche, n'avait d'abord fait

aucun dommage apparent. Mais un peu plus tard, les docteurs avaient dû se rendre à l'évidence que la tumeur, qu'ils croyaient avoir éradiquée, avait récidivé, qu'elle était tout sauf bénigne. Leurs paumes gantées de blanc et levées comme en signe de défaite voltigeaient sans effet au-dessus du corps ouvert du père, comme des colombes en détresse ou de menus esprits profitant de l'occasion pour s'échapper de la chair.

Supposons que les docteurs aient su exactement où fouiller et que leurs yeux et leurs instruments aient été plus précis et mieux coordonnés qu'ils ne l'étaient vraiment; sûrement qu'en ouvrant le corps d'un autre homme ou d'une autre femme, ils auraient trouvé d'autres organes touchés, et sûrement, aussi, que plus le patient aurait été vieux, plus ils auraient eu de chances de découvrir des tumeurs. Possible que la mort du père soit survenue en raison d'une douleur qui se serait graduellement faufilée dans son corps, une douleur qui aurait peu à peu détruit les organes vitaux. Possible encore que la membrane renfermant le poison n'ait pas été parfaitement scellée et qu'elle ait coulé goutte à goutte, comme une intraveineuse toxique qui aurait laissé circuler dans le sang les résidus et les souillures de blessures du passé.

Toujours est-il qu'avec les années, Stavros avait chassé de sa mémoire la nuit où son père était décédé — il n'avait alors que six ans —, comme il avait effacé une certaine autre nuit, quelques étés plus tard, alors qu'il séjournait à la campagne dans un camp grec orthodoxe au nord de Toronto. Il avait toujours pensé que son père avait été impliqué dans les événements de cette nuit-là, bien que celui-ci n'y eût évidemment pas participé réellement. « Ton père est confortablement enseveli sous terre et vit parmi les étoiles », lui répétaient souvent sa mère et ses frères en guise de consolation; mais ces paroles ne le reconfortaient pas vraiment, parce qu'au nord de la ville, la nuit, les étoiles lui semblaient brillantes, scintillantes et envoûtantes, certes, et tout près du bout des doigts et terriblement attirantes, mais en même temps, il les sentait si éloignées et si froides !

Notre Père qui n'êtes aux cieux... C'est ainsi que sonnaient à son oreille les premiers mots de la prière quand il la récitait à l'école chaque matin, où à la chapelle du camp avant le petit déjeuner. De toute façon, il préférait imaginer le père en sécurité sous terre, c'était plus facile à concevoir, et à croire. C'était surtout plus facile de se le représenter surgissant du sol et réintégrant le monde pour retourner chez ceux qu'il aimait que de l'imaginer chutant du ciel en pataugeant à la manière d'un oiseau abattu — ou, comme dans le cauchemar de Stavros, tombant comme un sac de débris éjecté d'un avion, se déchirant et répandant ses entrailles pourries sur la terre.

LE FILS

C'était une nuit sans lune. Des jeunes campeurs suaient et trébuchaient dans un sentier pavé de cailloux gros comme le poing, de ramilles et de pommes vertes rabattues par la tempête de vent du dimanche précédent. Plus haut, dans une clairière bien visible au-dessus des arbres, une douzaine de lampes de poche clignotaient sur une colline dénudée ; les garçons, turbulents et plutôt empressés, se bousculaient et juraient en couvrant le timbre aigu de quelques rires ; sans compter qu'ils suivaient difficilement la cadence de pas imposée par les animateurs. C'est le père Yiannis qui ouvrait la marche en fendant les foins de grandes enjambées, sa soutane tourbillonnante enveloppant ses chevilles.

« C'est la nuit parfaite pour une chasse au chevalier solitaire », soupira un campeur. Les animateurs confirmèrent que c'était effectivement la nuit idéale. « À quoi ressemblent donc ces chevaliers solitaires ? demanda quelqu'un.

— Personne ne sait...

— Même votre animateur ne le sait pas ! Ni le père Yiannis ?

— Y sait pas non plus, murmura un peu plus fort une autre voix.

— Taisez-vous donc ! fit un animateur.

— Je ne vois pas comment on pourra attraper des chevaliers solitaires si on ne sait même pas...

— Silence ! La voix humaine les effarouche ; ils ont peur des gens... »

Les flancs des jeunes grimpeurs étaient secoués de respirations sifflantes. Des cigales de fin d'été, camouflées dans les arbres, lançaient leurs stridulations dans une sorte de bourdonnement qui s'atténua jusqu'à s'éteindre au fur et à mesure que les garçons avançaient ; on aurait dit le bruit décroissant d'un jouet abandonné, les piles presque mortes, qu'on aurait déterré d'un grenier pour jouer avec une dernière fois.

« Je n'y crois pas, moi, à ces chevaliers solitaires... »

— Ouais ? Alors pourquoi traînent-ils ces sacs à déchets ? »

Le scintillement d'une lampe éclaira un sac vert, plus en avant, et le poing serré de l'animateur qui le portait. Les campeurs prenaient du retard. « Le père Noël aussi porte un gros sac, s'écria avec sarcasme un sceptique. Et la Fée des dents... »

— Aucun rapport !

— Silence ! grogna un autre animateur dont la lampe de poche, comme un œil clignotant, jetait un éclairage mouvant autour des garçons. »

Stavros ne savait plus trop quoi penser. Son père lui avait appris bien des choses sur les oiseaux, et il lui semblait se rappeler que les chevaliers solitaires, plutôt rares dans la région, vivaient sur les berges des marais ou au bord de la mer, comme tous les bécasseaux. En même temps, il n'arrivait pas à croire que le père Yiannis et les animateurs avaient amené le camp entier en excursion dans ces montagnes sans raison valable, surtout par une soirée si chaude et si noire !

Stavros pataugeait dans l'air sombre comme un astronaute loin de son vaisseau, les bras battant comme branches au vent, à court d'espoir de trouver une parcelle de terre où poser le pied, et qui ne croise que des étoiles. Devant lui, un amas d'ombre imprévu sortit des nues et il heurta une masse ; quelqu'un jura en grec contre Stavros, qui se sentit repoussé et tomba dans l'herbe. Il resta assis un moment sans bouger, tandis que les autres garçons poursuivaient leur marche. L'herbe sifflait douce-

ment. Une bonne odeur s'éleva du sol et remplit ses narines, une odeur de terre et d'herbes mouillées, de fleurs sauvages, de pommes écrasées. Il prit le temps d'admirer un peu le ciel et observa un instant la plus claire des constellations, en se souvenant un peu de ce que son père lui avait appris sur les étoiles. Quelques secondes s'écoulèrent encore, et quand il se releva, il constata que les lampes de poche s'étaient éloignées et vacillaient déjà au loin comme des lucioles aux lueurs de plus en plus faibles.

Alors qu'il courait en direction du groupe, il sentit la terre se stabiliser sous ses pieds ; il s'empessa de rallier les autres campeurs, les animateurs et le père Yiannis, qu'il ne pouvait voir, mais dont il entendait la voix, une voix ferme, rassurante, qui retentissait dans la noirceur au-dessus du peloton.

Le père Yiannis répétait ce qu'il leur avait dit dans la salle de conférence peu avant le départ : les chevaliers solitaires étaient des oiseaux très rapides, très astucieux, et la seule façon d'attraper ces espèces de maubèches était de profiter de nuits sans lune, quand leur vision était affaiblie. Ils avaient toutefois l'ouïe très développée et ils entendaient tout, même les chuchotements ; alors il fallait être le plus discrets possible, voire absolument silencieux, et se tenir groupés autour des animateurs. En s'accroupissant et en tâtant le sol, il était possible d'attraper des chevaliers solitaires ; il fallait alors les serrer fermement entre les doigts pour bien les retenir, sinon ils se sauveraient. Les chevaliers solitaires ne s'envolaient pas facilement, prétendait-il, mais ils couraient très vite !

Les garçons firent de leur mieux, dans la noirceur, pour se tenir au plus près de leurs animateurs. Les faisceaux de lumière des lampes de poche valsaient au-dessus de la colline avant d'être avalés par les arbres et le foin. Soudain, un sifflet strident se fit entendre et les jeunes campeurs, palpitants, éclatèrent en rires saccadés, puis se dispersèrent dans la nuit en se lançant les uns aux autres des « shhhh ! » et des « silence ! ». Quelque chose dégringola sur le sentier devant Stavros, qui figea aussitôt sur

place. Puis quelque chose d'autre surgit avec fracas et frappa sa cheville ; mais ce n'était qu'un petit cailloux attrapé et lancé par un des autres garçons.

Stavros s'agenouilla, il étendit les mains, paumes ouvertes vers le sol, et il tâta le sol en le palpant d'abord timidement, comme s'il s'était agi du cuir d'un animal massif tombé mort ou juste endormi... Il allait longtemps nourrir ses cauchemars de cette scène. Toujours ce même désir irrépessible de palper, la même invitante terreur : des cailloux froids, des troncs humides et visqueux, des picotements de chardons à l'intérieur des mains, et ses doigts patageant dans quelque chose de moelleux et de charnu... Il sursauta et retira rapidement les mains du sol, comme si le renard malade que deux des campeurs avaient traqué, trois jours auparavant, et abattu à coups de planche derrière la chapelle, était sur la colline, comme s'il s'était traîné jusque-là pour y mourir, comme si Stavros avait senti ses plaies broyées et ouvertes sous ses mains. Il flairait une odeur de cidre acidulé, une odeur fétide de pomme écrasée.

Stavros se leva et tira sur la manche roulée et humide de Petros, son animateur, pour le questionner sur les chevaliers solitaires. Était-ce vrai qu'ils étaient si rapides ? Petros braqua la lampe de poche sous son propre menton et posa son doigt contre ses lèvres serrées. Stavros reçut le spectacle d'une tête morbide et brillante, d'yeux creux et insondables qui le dévisageaient ; il recula brusquement et tourna ailleurs son attention, d'abord vers la noirceur qui l'entourait, puis vers les constellations d'étoiles ; la Grande Ourse, le Serpent, le Dragon. Il se souvenait encore de son père lui apprenant ces noms. Sa gorge se serrait.

« J'en ai un ! » s'écria quelqu'un, et immédiatement le cri retentit en écho. Un des plus âgés du groupe de Stavros s'esclaffa d'un rire de triomphe, puis un rayon de lampe de poche venu de l'arrière éclaira celui qui avait crié en silhouette au moment où il enfouissait ses mains en coupe dans le sac de l'animateur.

Chris, son seul ami au camp, déboula vers Stavros dans un roulement de pierres. « T'as attrapé quelque chose ? »

— Ah ! c'est seulement toi, murmura Stavros.

— Mais de quoi as-tu eu peur ? Les chevaliers solitaires n'attaquent pas, voyons !

— Je n'ai rien attrapé, dit Stavros un peu désarçonné.

— Moi non plus, *tipota...* Crois-tu vraiment qu'ils existent, ces chevaliers solitaires ?

— Ça doit, sinon pourquoi serions-nous ici ? répondit gravement Stavros.

— Shhh !... »

C'était Petros qui surgissait au-dessus de leurs têtes, le visage toujours déformé par la lumière rasante et qui lui conférait l'aspect d'un vieillard hideux ; on aurait dit les traits creusés des saints représentés sur les icônes de la chapelle du camp quand ils sont éclairés par en dessous par quelques chandelles. « Voilà, touchez le sac ! » ordonna la face troublante. Les garçons promènèrent aussitôt leurs mains sur le fond du sac. Stavros se dit convaincu d'avoir senti au creux de la main le chatouillement, la piquête même d'une petite griffe. « Je l'ai senti, moi aussi ! » s'écria Chris. Ils supplièrent Petros d'éclairer le sac avec sa lampe, qu'ils puissent enfin voir ces fameux chevaliers solitaires, mais Petros refusa. La lumière paralyserait les oiseaux, prétendait-il, et empêcherait les campeurs de s'amuser le temps venu. « De toute façon, il est l'heure de partir, dit Petros, les sacs sont presque pleins ! »

Des cris de triomphe jaillirent de tout près. Les yeux de Stavros s'étant habitués à la noirceur, il pouvait distinguer le père Yiannis qui glissait vers eux en sortant des champs, du moins apercevait-il la peau blafarde de son visage au-dessus de sa barbe et sous le béret. Sa longue soutane noire, qui se confondait avec l'obscurité, sifflait et bruissait dans l'herbe. « C'est le temps de rentrer », grommela-t-il en faisant scintiller ses dents au milieu de sa barbe. « Avez-vous attrapé beaucoup de chevaliers solitaires ? » Stavros s'entendit échapper quelques mots dans l'obscurité : « Attrapé aucun. » Le sceptique de tout à l'heure ricana. Chris donna un coup de coude dans les côtes de Stavros. « Maintenant, taisez-vous ! » dit Petros.



La salle de réunion était encore plus obscure que les collines, et plus chaude. Stavros ne pouvait plus voir le visage du prêtre même si, sous le haut plafond, sa voix était plus claire que jamais, plus ferme, plus paternelle, mais certainement pas plus rassurante. Stavros se tenait rigide sur le banc humide entre les autres campeurs agglutinés dans un amas obscur à sa droite et Petros à sa gauche; une ombre mouvante dégageait dans toute la salle une chaleur suffocante et une forte odeur de transpiration. Stavros chercha à s'approcher et à tirer la manche de Petros, qu'il n'identifiait qu'à la lueur fantomatique de sa montre de plongée, pour lui demander ce que le père Yiannis pouvait bien vouloir leur dire.

Les instructions étaient assez simples. Apparemment, quelques animateurs se tenaient devant la première rangée de campeurs frétilants et, quand le père Yiannis donnerait le signal, ils ouvriraient les sacs verts et libéreraient les chevaliers solitaires. « Mais les chevaliers solitaires, ça court très vite, coupa la voix du prêtre à travers l'obscurité, alors, aussitôt que nous viderons les sacs, vous devrez tous sautiller sur place afin qu'aucun chevalier ne s'échappe. »

La salle ténébreuse était maintenant tranquille, aussi solennelle qu'une église juste avant la messe de Pâques! Stavros pensait avoir entendu derrière lui de légers craquements de rires et des chuchotements. Puis il y eut un moment de silence. Petros respirait calmement. Il chuchota : « Jim, le cuisinier, a promis de nous préparer un bon repas avec les oiseaux... » Quelques autres rires fusèrent parmi des cris d'angoisse et de dégoût. « De la tarte de chevalier solitaire!

— Êtes vous prêts? »

Stavros regarda frénétiquement autour de lui pour voir ce que les autres garçons faisaient. Les visages à côté et derrière lui se réduisaient, dans la pénombre, à de pâles cercles sans détails, comme les saints encadrés, au-dessus de son lit, à la maison,

dont les lugubres traits s'assombrissaient jusqu'à l'évanouissement quand sa mère éteignait la lumière. « Petros... » chuchota-t-il. Le jeune homme ne répondit pas, mais Stavros sentit qu'il se levait debout. Les autres garçons se levèrent aussi. Quelques-uns gloussaient et marmonnaient. « Chris ? » dit Stavros, mais son ami n'était pas à ses côtés.

« C'est bon, résonna la voix du père Yiannis, laissez-les aller... » En quelques secondes, un tumulte de cris et de rires, suivi d'un grondement de pieds heurtant les planches de pin, provoquèrent un tel vacarme que Stavros renonça à appeler son ami ; il s'accroupit plutôt sur le banc et s'enroula sur lui-même de façon à garder les pieds loin du plancher. Le banc se mit à remuer et à osciller. Stavros redouta un instant que ce tangage ne le fasse basculer et ne le précipite sous les pieds des campeurs hurlants, mais il résista ; on aurait dit une petite chose en équilibre sur la branche d'un arbre secoué par le tronc. Il jeta un coup d'œil dans le noir, mais ne vit aucun chevalier solitaire. Maintenant, le terrible battement, qui semblait surgir d'en dedans de lui, prenait de la vitesse et augmentait en intensité, martelant ses côtes et sa petite poitrine.

Secoué encore une fois, le banc vacilla et tomba à la renverse. Les bras étendus fouettant l'air en quête d'équilibre, Stavros bascula droit vers l'arrière, le corps tendu, mais le plancher se déroba sous lui. Stavros chuta et chuta encore durant ce qui lui parut des heures, comme si un trou sans fond s'était ouvert dans la terre pour l'avaloir en entier. Il entendit des sons étouffés, et l'impact, lorsqu'il se produisit finalement, fut aussi assourdi, et sans douleur. Bien que du centre de la terre le ciel soit invisible, Stavros distinguait, comme s'il était couché dans l'herbe avec *patera* un soir d'été, des étoiles sombres et immobiles. Il les observait dans un ciel de nuit perçu du centre de la terre, innombrables grains de cendre dans une urne ensevelie.

Les lampes furent rallumées et Stavros ferma les yeux pour se protéger du jet éblouissant, puis son ouïe revint rapidement ; le piétinement avait cessé, mais le grondement des voix semblait

maintenant plus fort et plus discordant; c'était un chassé-croisé de cris d'incrédulité et de satisfaction. Stavros reconnut le rire et les éclats de dépit du campeur sceptique. Dès que Petros et les garçons de son groupe eurent découvert Stavros, ils l'aiderent à se relever; il y eut alors quelques rumeurs d'inquiétude. Des visages éblouissants l'entouraient. « Tu es tombé sous mes pieds! » dit Petros, les yeux grands de frayeur, la face livide. « Ça va? »

Du devant de la salle, le prêtre hurla: « Les chevaliers solitaires sont partis! Ils se sont tous sauvés! Jim a dû laisser la porte de côté ouverte et les oiseaux... » Jim, le vieux cuisinier, se tenait penaud à côté du prêtre, le chapeau de feutre dans les mains. « C'est dommage, les garçons... » L'attention des campeurs se porta de nouveau sur Jim et sur le prêtre, et Stavros fut vite oublié. Quelques côtes et l'avant-bras droit lui élançaient, ses yeux étaient brûlés par la sueur, et cognait toujours, dans sa cage thoracique, le battement de timbales qui avait cessé pour les autres quand les lumières s'étaient rallumées. Puis son cœur ralentit peu à peu, et il se redressa; il promena son regard sur le plancher près du banc renversé et ne vit que des papiers d'emballage de gomme et un feuillet froissé du service du matin.

« Je ne peux le croire! » lança le sceptique, ajoutant un signe de la tête pour montrer qu'au contraire il le pouvait. « Regardez, il pleure toujours... » Chris se tenait auprès de Stavros: « Nous t'avons fais mal quand tu es tombé? »

— Il va bien... dit Petros, en posant pesamment son gros bras sur l'épaule de Stavros... seulement un peu secoué, n'est-ce pas Stavros?

— Ce n'était pas qu'une chute...

— Il va bien... annonça Petros, comme pour amplifier les mots que Stavros avait lancés trop faiblement pour que les autres entendent... Il va très bien. »

Le prêtre se dressa au-dessus du petit groupe, les lèvres pincées dans sa barbe. « Ce n'était pas juste une chute! » répéta Stavros, en jetant un regard de défi à la horde d'étrangers autour de lui.

— Ça ne l'était pas !

Le sceptique pinça les lèvres et secoua la tête. Les larges faces suintantes du prêtre et des animateurs traînaient comme des épaves au-dessus des campeurs qui sourcillaient de confusion et d'inquiétude. Soudain, Stavros comprit, après tous les autres, que l'affaire n'avait été qu'un attrape-nigaud. Ses yeux s'emplirent de larmes, débordèrent, et les visages autour de lui commencèrent à se dissoudre. « Ne vous inquiétez pas, père Yiannis, ça ira, il va s'en remettre... »

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Regardez, dit le sceptique, il pleure encore.

— Le savais-tu ? dit Stavros, à demi aveuglé par les larmes, en tournant sa colère contre son ami Chris. Tu piétinais avec les autres ! Le savais-tu dès le commencement ? »

L'ami se pencha vers lui et chuchota : « Pas avec certitude, mais je ne prenais pas de chance. »

— Chaque année, soupira le prêtre, il y a un enfant comme celui-là... »

L'ESPRIT

Avec le temps, Stavros refoula cette nuit dans sa mémoire, mais elle refit éruption des années plus tard quand, après le secondaire, il alla en Grèce rendre visite à des cousins qu'il n'avait jamais rencontrés et pour mettre dans le lotissement familial la petite urne contenant les cendres de son père. Il apporta aussi plusieurs vieux livres que son père avait légués à ses cousins en mourant, une douzaine d'années auparavant. À l'époque, Stavros ne parlait pour ainsi dire pas ni ne lisait le grec moderne, mais il pouvait dire, par l'observation des photos de deux de ces livres, les plus fragiles, des ouvrages reliés de cuir, que l'un d'eux portait sur les étoiles et l'autre sur les oiseaux. Bien entendu. Son père avait été un expert enthousiaste du ciel, et, petit garçon, Stavros avait fait de l'observation avec lui, toujours désireux de suivre la direction indiquée par le bras tendu et le doigt pointé du père, de l'entendre sélectionner des phénomènes, les nommer — la

colombe de jour, l'étourneau, Orion le chasseur... Mais son père était mort et, avec le temps, sa mémoire s'était effacée, et les intérêts du garçon s'étaient déplacés; il avait pour ainsi dire oublié presque tout ce qu'il avait entendu.

Les constellations, dans l'air pur au-dessus de la péninsule attique, apparaissaient aussi clairement que pouvait le souhaiter tout astronome, mais Stavros n'en reconnaissait que quelques-unes maintenant, Hercule, la Grande Ourse, les Pléiades, Orion. Pour ce qui est des oiseaux, la côte attique faisait équipe avec les constellations, aussi avec les oliveraies aux flancs des collines, au-dessus de l'église, et avec le cimetière toujours grouillant et couvert de nids occupés... Mais Stavros ne ressentait qu'un vestige d'intérêt pour son passé — même si, par égard à la mémoire du père, il essayait de ressentir plus de choses que ce qui lui était immédiatement accessible.

Cependant, la nuit avant qu'il ne quitte ses cousins pour Athènes, où il devait prendre un vol de retour, il se trouva devant une scène qui l'amena à se rappeler sa fascination d'enfant pour les oiseaux, à se souvenir des chevaliers solitaires et de cette nuit au camp d'été. Il marchait seul au bord de la mer, près du cimetière. La lune était presque pleine et une petite île, à une heure de la côte, miroitait si fortement sa lumière qu'il semblait qu'une seconde lune avait plongé dans la mer Égée. Seul un petit morceau apparaissait au-dessus de la marée. En avant, juste à la ligne des eaux, Stavros aperçut deux petits garçons accroupis, qui semblaient ramper et lutter, ou qui jouaient avec quelque chose dans le sable. Le baragouinage aigu de leurs voix se traduisait en des rires stridents. Comme Stavros s'approchait, les enfants se firent silencieux et figèrent un moment sur place, avant de bondir et de se séparer en sifflant et en lançant un mot répété et clair. *Xenos*. Étranger. Inconnu.

Les garçons s'avachirent, épiant Stavros d'un air perplexe, à la manière de ces enfants qui réalisent qu'ils ont commis une action condamnable mais qui n'ont aucune idée de la raison pour laquelle les autres pensent que c'est mal. Les enfants sem-

blaient attendre la sentence de Stavros, ou son absolution. Puis Stavros distingua à leurs pieds quelque chose de petit et de foncé, quelque chose qui se débattait dans le sable. Il pensa tout d'abord que c'était un crabe que les enfants avaient enterré profondément dans son propre élément, sans intention de le faire souffrir, puis il réalisa que la patte qui s'agitait était en réalité une aile. Une tête apparut, puis le cou crispé d'un petit oiseau se libérant de la saleté.

L'émotion de Stavros devait se lire sur son visage. Avant même qu'il ne puisse dire «*fixe!*» — un ordre simple dont il se rappelait —, les garçons virevoltèrent et se sauvèrent à toute vitesse sur la plage.

Stavros s'agenouilla dans le sable humide et retira doucement le sable sur le dos de l'oiseau, qui lança quelques piaulements aigus et tourna sa petite tête afin de lui lancer ce qui apparut à Stavros comme un regard sévère et offensé. Stavros sourit et fit un bruit apaisant avec sa gorge; ses yeux picotaient à cause du sable et de la saleté soulevés par l'aile agitée. Un moment, ses doigts en coupe s'appuyèrent contre le dos de l'oiseau et il sentit la chaleur humide du petit corps frissonnant à travers le duvet. Puis, bien que l'oiseau semblât à peine à demi dégagé, il finit par libérer son autre aile et se projeta aussitôt hors du trou; ses douces ailes mouillées et palpitantes brillèrent un long moment dans le clair de lune lorsqu'il s'envola au-dessus de la plage argentée et des haut-fonds, en direction d'une île en forme de fragment de coquille.

Traduit par André Carpentier,
avec la collaboration de Paule Ferland